

LE CRIME DES FEMMES

XVII

ROUBLARD

Madame Courcy se débattait au milieu d'un conflit de pensées douloureuses, quand Julie accourut essoufflée.

— Madame, dit-elle, un jeune homme de la part de M. Rubillot, bijoutier.

Augustine se dressa et eut une contraction à la gorge.

— Faites entrer, dit-elle.

Le commis de la maison Rubillot parut.

— Monsieur, lui dit madame Courcy, les femmes sont poltronnes quand il s'agit d'avouer une grosse dette à leur mari... Je n'ai point encore parlé de celle-ci. Soyez sans crainte, l'argent est dans la caisse... Attendez jusqu'à ce soir.

— Soit, madame : je ne puis vous accorder davantage, il existe des délais légaux après lesquels le prêt serait impossible.

— Vous avez donc, monsieur, jusqu'à onze heures ; votre voiture restera attelée... Vous voudrez bien vous tenir à la porte du parc que vous indiquera ma femme de chambre, vous n'aurez pas lieu de regretter les facilités que vous me donnez...

Le jeune homme salua et sortit.

Jusqu'à l'heure du dîner, Augustine se promit de tout dire ; elle alla plus loin, il s'agissait de remporter une victoire, elle se mit sous les armes. Jamais, depuis longtemps, elle n'avait apporté autant de soins à sa toilette, elle voulait plaire à son mari, le dominer, le réduire ; elle voulait avoir cent mille francs ! Un instant, le sentiment de sa dégradation fut si vif, si cruel, que, cachant son front dans ses mains, elle se fêta des noms les plus odieux.

M. Courcy, ravi de trouver un sourire sur les lèvres de sa femme et les regards affectueux des bons jours, sentit son âme s'épanouir. Comme elle se fit câline, chatte et douce ; comme ses petites mains pressèrent les mains rudes de son mari. Lui, les yeux baissés, la contemplait et de temps en temps baisait ses cheveux ou le bout de ses doigts.

— Quelle plénitude de bonheur tu me verses ! disait-il.

— Ne crois-tu pas à ma tendresse ? répondait-elle.

— Lorsque j'en doute, c'est que tu m'y forces. Moi ?

— Oui, toi, mon amie ; on dirait parfois que tu me préfères des chiffons et des bijoux. Ah ! vienne ce jour où je me sentirai assez riche pour te dire : « Puisse à ton aise dans le coffre-fort, » et je serai le plus heureux des hommes.

— Oh ! fit Augustine, si tu le voulais, tu le pourrais déjà.

— Non, je te le jure.

— La caisse est vide ?

— Grâce à Dieu, non.

— Eh bien ! alors...

— Ma chérie, les grosses affaires regardent les hommes ; ne te mêle pas des questions de chiffre... Sois belle, sois aimée, prends toute la tendresse de mon cœur, toute ma sève et toute ma force, et laisse-moi le fardeau...

— Cependant...

— Je t'en prie... fit-il.

M. Courcy tira un écriin de sa poche ; l'écriin renfermait un bracelet qu'il attacha au bras de sa femme.

— Voilà, dit-il, un à-compte sur les cent mille francs de diamants que tu désires.

Un remords aigu traversa l'âme d'Augustine. Une fois, une dernière, elle vit clairement que son salut était dans son averti. Qu'importait, au fond, la colère de Courcy ? elle triompherait de son mécontentement, tandis que dans quelques heures, quand le créancier frapperait à la porte, il ne serait plus temps d'avouer ni de demander grâce.

— Si tu savais, Ben... si tu savais... balbutiait-elle.

— Tu as douté de moi, je le sais bien, mais j'ai le temps de me venger.

Il l'attira sur sa poitrine et l'embrassa.

Augustine, les mains pressées sur le cœur de Benjamin, sentit à travers ses vêtements la petite clef qui ne le quittait jamais... la clef de la caisse.

Et, pendant ce baiser, elle la déroba avec l'adresse d'un larron.

Quand Benjamin dit bonsoir à sa femme, son âme était pleine de ces joies parfaites qui semblent venir du ciel.

Augustine sentait mille tortures, mille tentations. Le démon se mêlait de ses affaires, il avait placé sous ses doigts la clef de la caisse, elle renfermait beaucoup d'argent ; Ben l'avait dit...

— Misérable ! lui criait sa conscience, tu vas commettre un vol odieux... arrête-toi sur la pente de l'abîme... Encore un peu, tu es perdu...

Mais Augustine n'écoula pas cette voix ; elle poursuivit son projet infâme. Vers onze heures, enveloppée dans une robe de chambre, les cheveux en désordre, une mante de soie sur le bras, un bouquet à la main, elle entra dans le bureau de son mari, sans songer à s'étonner de le trouver ouvert à cette heure, tant elle-même se sentait troublée. On eût dit une sonnambule à la voir marcher d'une façon automatique, l'œil fixe, les bras raidis. Ses lèvres tremblaient comme si elle eût prononcé des paroles, mais aucun son ne

sortait de sa bouche. Elle plaça le bougeoir sur la table, et, sans penser que sa lueur pourrait la trahir, elle resta immobile, reculant au moment suprême devant l'acte qu'elle voulait accomplir.

Un petit bruit sec, pareil à celui d'une poignée de gravier lancée sur une vitre, lui fit faire un soubresaut.

— Il s'impatiente, murmura-t-elle.

Alors, elle prit la clef dans son corsage, s'agenouilla devant la caisse, l'ouvrit, étendit le bras, prit une liasse de billets de banque, compta cent vingt mille francs, fourra le tout dans sa poche, et, sans regarder derrière elle, sans refermer la caisse, sans emporter le bougeoir, elle s'enfuit à travers le jardin pour remettre l'argent au commis de la maison Robillot.

A peine Mme Courcy eut-elle disparu, qu'une main souleva le tapis recouvrant une table ; une tête se montra, puis Roublard, s'étant assuré que la pièce était vide, sortit de sa cachette.

Voici ce qui s'était passé :

A partir du jour où il fut chassé de la fabrique, Roublard vena une haine féroce à M. Courcy. Il ne se souvenait plus que sa mauvaise conduite, son ivrognerie, son insubordination avaient nécessité cette mesure ; il rendit le manufacturier responsable de sa misère, de son vagabondage, de ses deux mois de prison.

Son irritation, sourde d'abord, éclata bientôt en farouches menaces. N'ayant pu ruiner la filature en entraînant les ouvriers dans une grève générale, il songea parfois à l'anéantir. L'aisance, la gaieté de ses compagnons le froissaient. Il lui semblait qu'une part de cette belle humeur, de cette vie facile lui était due. Quand il sentait la faim gronder dans ses entrailles, il étendait le bras vers les Haussois d'une façon menaçante. Il y avait de l'or, beaucoup d'or à la manufacture.

Roublard connaissait les étres, il possédait de fins outils, un poignet de fer... Une fois possesseur d'un gros somme, il passerait en Amérique, s'y marierait et vivrait en honnête homme.

Cette tentation prit corps et devint une idée fixe. Pendant quinze jours, on ne vit plus Roublard aux Haussois. Mouillavoine pensa que la justice avait offert un logement gratuit à sa fidèle pratique, et commençait à s'inquiéter du crédit dont son ardoise faisait foi. Roublard trouvait habile de se faire oublier, et préparait un alibi en cas de malheur.

Enfin, par une soirée chaude, mais obscure, s'aidant des pieds et des mains, il parvenait jusqu'à la crête du mur des Haussois. Une terreur vive le prit, il crut voir une forme humaine près de la petite porte encadrée de lierre ; mais, aucun éveil n'ayant été donné, Roublard s'imagina qu'il s'était trompé, et, quand il fut dans l'enclos, le silence le plus profond régnait autour de lui. Il s'avança dans les allées ; la façade de la maison était noire ; évidemment, tout le monde dormait aux Haussois.

Roublard coupa le carreau de la porte vitrée du vestibule, passa son bras au travers de cette ouverture et leva le pêne sans bruit. En la tournant le long de la muraille, il trouva la porte du bureau. Décidé à jouer une partie terrible, il alluma une bougie, essaya plusieurs clefs dans la serrure, et réussit à la forcer à l'aide d'un rossignol. Il venait de se glisser dans le cabinet particulier de M. Courcy, quand un bruit léger frappa son oreille : quelqu'un descendait l'escalier.

Roublard jeta un coup d'œil rapide autour de lui. Il ne lui restait aucun moyen d'évasion. Il souffla sa bougie et se glissa rapidement sous une table couverte d'un tapis. Les pas se rapprochèrent, on franchit le seuil du bureau. Roublard vit madame Courcy ouvrir la caisse, prendre des valeurs et s'enfuir. Alors il quitta sa cachette, vida le coffre jusqu'aux entrailles ; puis, reprenant le chemin par lequel il était venu, il franchit la muraille et se retrouva sur la route.

Roublard se sentait relativement tranquille, il n'avait plus besoin de l'alibi préparé. Si on l'arrêtait, si on l'interrogeait, il raconterait ce qu'il venait de voir, M. Courcy étoufferait l'affaire pour ne point compromettre sa femme.

En se trouvant aux pieds du mur, sur le chemin, Roublard distingua vaguement une voiture attelée, près de la petite porte.

— Tiens, dit-il, madame a un amoureux.

Il siffla un air et s'en alla lentement, comme un homme que rien ne presse et ne tourmente.

Il se demanda s'il enterrait sa fortune, s'il la garderait ou s'il la confierait à Mouillavoine. Mais les trésors se détèrent, les complices se trahissent. D'un autre côté, garder sur lui une fortune n'était pas prudent, Flammèche le surveillait.

Roublard restait perplexe.

Par un instinct secret, impérieux, il éprouvait le besoin de revoir le théâtre du crime.

Tout à coup, il se frappa le front.

— La grotte aux Fées ! dit-il.

Il marchait depuis deux heures environ quand le souvenir de cette cachette lui vint. La grotte aux Fées, difficile d'accès, redoutée des paysans et dont les enfants n'osaient approcher, réunissait toutes les qualités requises pour y enfouir un trésor. Mais si bien que Roublard connaît le pays, il ne pouvait avant les premières lueurs de l'aube, se diriger à travers les méandres de la colline boisée, dans les flancs de laquelle se creusait la roche.

On eût dit, de l'autre côté du bois, une falaise à pic, à voir les granits à peine moussus et dans les fentes desquels poussaient des tallees de jeunes chênes. Un abîme était au bas, abîme rendu plus effrayant par la verdure sombre des arbres qui le remplissaient. Du sommet de cette colline, quand on avait gravi les roches, le

vertige vous prenait. On assurait, dans les environs des Haussois, que la grotte aux Fées avait souvent servi d'asile à des réfractaires. Les gendarmes et le garde-champêtre y avaient donc fait plus d'une ascension.

Roublard, en attendant le jour, s'allongea derrière une haie, couché sur le ventre, les bras croisés, le visage enfoui dans ses bras. Il s'endormit tranquillement, se fiant à son habileté, et remerciant presque la providence de l'avoir si soudainement enrichi et si particulièrement protégé.

Quand il s'éveilla reposé, rafraîchi par ce bienfaisant sommeil, le soleil se trouvait fort haut à l'horizon. Roublard s'en sentait inquiet, si le lieu vers lequel il se dirigeait n'avait été aussi solitaire.

Il se contenta d'accélérer le pas en gravissant la colline. Un chevrier passa près de lui, Roublard le connaissait et le regarda de mauvais œil ; mais il ne voulut pas lui demander le secret, dans la crainte d'éveiller sa méfiance. Il se croyait sûr, du reste, que l'enfant n'aurait jamais le courage de le suivre. Mais le chevrier était fûté pour son âge. Il se fit ce raisonnement :

— Roublard se rend à la grotte des Fées, qu'y va-t-il faire ? On en revient donc, puisqu'il s'y hasarde ? Ma foi ! on passe un gros homme, un enfant peut se glisser.

Et le chevrier, tout doucement, suivit Roublard, évitant de casser ou de faire craquer les branches.

Roublard, arrivé à la cime de la montagne, regarda de nouveau autour de lui ; mais le bois était trop épais pour qu'il aperçût l'enfant. Il pénétra dans la grotte, l'explora des yeux, et s'écria :

— Voici mon affaire !

Il existait dans la grotte une sorte de niche facile à combler à l'aide de cailloux et toute disposée pour une caisse de voleur. Roublard tira de sa poche deux liasses de billets de banque, des rouleaux d'or, qu'il cassa pour compter les louis ; puis, tapissant avec soin sa cachette, il jeta les billets et l'or dans son mouchoir à carreaux, et le recouvrit d'une pierre plate. Il fit alors deux pas pour s'éloigner, mais le sentiment d'une joie avare le retint.

— Je suis riche ! dit-il, riche à jamais !

Le chevrier en avait assez vu ; il dégringola la montagne avec une légèreté de bouquin, et pieds nus, les cheveux au vent, il prit la direction des Haussois.

Quelques minutes après, Roublard quittait à son tour la grotte aux Fées. Deux heures après, il s'installait en face d'une bouteille de vin dans l'auberge de Mouillavoine.

Il y était depuis dix minutes, quand un sifflement, sans doute bien connu de Carême, attira l'enfant sur le pas de la porte de l'auberge.

— C'est toi, Pitiot ? dit-il au chevrier.

Le gars mit un doigt sur ses lèvres.

— Faut pas qu'on nous entende, dit-il, j'ai à te parler.

— Attends-moi, dit Carême.

Une seconde après, un panier à la main, il entra dans le potager de Mouillavoine pour y cueillir des salades.

— Comme ça, lui dit Pitiot, tu connais cette canaille de Roublard.

— C'est une pratique, dit Carême d'une voix méprisante.

— Notre fortune est faite et honnêtement faite, si tu veux ; Roublard a trouvé ou dérobé un trésor ; si tu vois Flammèche, prévien-moi, je vais l'attendre près du grand puits.

— C'est bon ! dit Carême, on aura l'œil ouvert.

Il n'était, à ce moment, pas plus de sept heures du matin ; sur les routes et dans les champs se pressaient les attelages et s'échangeaient les paroles amicales. Les ouvriers étaient à la besogne. M. Courcy descendait à son bureau vers dix heures, et ses domestiques n'y entraient pas avant lui. Donc, à sept heures, la maison du manufacturier s'éveillait à peine ; sauf le jardinier et le palefrenier, on ne voyait personne dans le jardin et dans la cour. La porte, dont le carreau avait été coupé par Roublard, ne laissait point de visibles traces d'effraction, et celle du bureau ne trahissait pas davantage le crime de la nuit.

XVIII

DEUX COMPLICES

Rentrée chez elle après avoir payé le commis de la maison Robillot, Augustine se jeta sur son lit sans parvenir à trouver le sommeil. Son cerveau tintait, ses yeux voyaient des milliers d'étincelles rouges ; son cœur battait à l'étouffement. Elle ne se faisait plus de raisonnements spécieux, elle ne se disait plus que la moitié de la fortune de Courcy lui appartenait, elle comprenait qu'elle s'était rendue coupable d'une faute honteuse et regrettait d'avoir manqué de courage pour tout avouer à son mari.

Elle se demandait comment elle aborderait Benjamin. Oserait-elle le regarder ? Son trouble ne la trahirait-il point ? Si M. Courcy était bon, la loyauté de sa nature se révolterait jusqu'au dégoût s'il concevait le moindre soupçon. Une fois encore Augustine crut conjurer le péril en retardant l'heure. Elle pensa que si elle se trouvait en face de son mari, seulement après la révélation du vol, on pourrait mettre son trouble sur le compte d'une émotion légitime. Mieux valait donc éviter tout d'abord la présence de M. Courcy et s'en remettre au hasard pour le reste.

Le temps marchait pour la jeune femme avec

une lenteur désespérante. Le jour grandit, sept heures sonnèrent, elle s'habilla, descendit l'escalier, traversa la cour pleine d'ouvriers et se retourna pour regarder le groupe formé par une famille hollandaise. Un ouvrier tenait la main de sa femme, et les quatre enfants, têtes blondes en l'air et bras tendus, appelaient à leur tour les caresses. Augustine soupira et prit le chemin des Sautais.

En y entrant, elle trouva Paul habillé de coutil, la tête couverte d'un chapeau de paille de Manille, donnant des ordres aux valets de ferme, tandis que Lory remplissait de fraises un panier d'osier. Ses enfants jouaient autour d'elle, dévorant la moitié de sa cueillette.

Pour la première fois, le tableau de ce bonheur simple, mais complet, apparut à madame Courcy ce qu'il était réellement. Son cœur se serra ; le regret et les remords lui poignèrent l'âme, elle courut à Lory et l'étreignit dans ses bras.

— Comme ton cœur bat ! dit madame Barthier.

— Je suis venue vite, répondit Augustine.

— Lory, dit Paul, madame Courcy déjeune avec nous.

— Volontiers, dit Augustine. Ah ! mon amie, ajouta-t-elle, je t'admire et je t'envie ; les beaux enfants ! Comme Nicette te ressemble !

— Autant que petit Paul reproduit le visage de son père... Tu m'enrises, tu as raison, puisque je ne changerais pas mon sort contre le tien ; ta fortune m'effrayerait... Vois donc ma maison de chaume et mon auguste empire... ma robe de toile et le chapeau de colon de mon laborieux et fidèle mari ! Combien tout cela jurerait avec les magnificences des Haussois, tandis qu'ici, tout cela se trouve dans son cadre.

— Ah ! fit amèrement Augustine, j'ai mal cherché le bonheur.

— Il est toujours temps de l'atteindre.

— Tiens, dit Augustine, je fais un vœu... Du sein des ténèbres qui se répandent dans mon âme, je jure de me consacrer d'une façon absolue à la félicité de mon mari, si l'orage passe sans éclater au-dessus de ma tête.

— Tu as quelque chose ! demanda Lory, la fièvre brûle tes yeux, accélère ton pouls, tu souffres...

Augustine s'approcha de la grande porte et regarda sur la route.

— Rien, murmura-t-elle, rien encore...

— Je t'en supplie, s'écria Lory, confie-moi ton angoisse... J'ai pu désapprouver ta façon de penser et d'agir, mais à l'heure où l'épreuve t'arrive, quelle soit ou non le résultat d'une faute, compte sur moi comme sur une sœur.

Madame Courcy fondit en larmes. Secouée par les sanglots, les mains plongées dans ses cheveux, elle entendait à peine les consolations de Lory ; elle eût souhaité mourir sur l'heure ou perdre, dans l'envahissement de la folie, le souvenir de ce qui s'était passé la nuit précédente.

Lory s'agenouilla devant elle.

— Cela est affreux, dit-elle, de voir souffrir une créature aimée et de ne pouvoir rien pour l'apaiser. Courcy a-t-il quelque crief contre toi ? Caches-tu dans le fond du cœur une de ces blessures qu'on avoue à peine à son confesseur et dont on rougit devant soi-même ? Augustine, j'ai pour sonder cette plaie la légèreté de main d'un chirurgien, et pour la guérir le don des miracles...

RAOUL DE NAVERY.

(La suite au prochain numéro.)

CHANT PATRIOTIQUE

M. Paul Déroulède vient de terminer un chant patriotique que M. Gounod a mis en musique.

En voici les principales strophes :

VIVE LA FRANCE !

Vive la France ! O mon pays,
Peux-tu connaître d'autres cris,
Peux-tu former d'autre espérance ?
Que fait l'opinion qu'on a !
Il les a toutes ce cri-là !
Vive la France !

Et cependant et malgré tout,
O France ! te voilà debout,
Bénie en ta persévérance,
Te voilà sur le droit chemin,
La gloire au front, la force en main :
Vive la France !

Des trois couleurs de ton drapeau
Maint parti ne veut qu'un lambeau,
Mais le peuple a sa préférence,
Et ni rouge, ni blanc, ni bleu,
C'est tricolore qu'il le veut.
Vive la France !

Travaillons ! Qu'importe l'outil !
Bêche ou marteau, plume ou fusil,
L'effort seul fait la différence.
Œuvre commune, amour commun,
De désirs nous n'en avons qu'un,
Vive la France !

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.